

## LA NATIONALISATION PAR LE BAS : UN NATIONALISME BANAL ?

Le cas de la wolofisation au Sénégal

[Étienne Smith](#)

Presses de Sciences Po | « [Raisons politiques](#) »

2010/1 n° 37 | pages 65 à 77

ISSN 1291-1941

ISBN 9782724631968

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2010-1-page-65.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ÉTIENNE SMITH

## La nationalisation par le bas : un nationalisme banal ? Le cas de la *wolofisation* au Sénégal

---

**L**E SÉNÉGAL EST L'UN DES PAYS D'AFRIQUE subsaharienne où le récit nationaliste semble avoir le mieux réussi son emprise hégémonique, des rhétoriques et liturgies officielles jusqu'aux pratiques sociales les plus ordinaires. À cet égard, le Sénégal correspond à première vue à un cas de « nationalisme banal » tel que Michael Billig l'a défini, c'est-à-dire établi et ordinaire, véritable « condition endémique », aux antipodes du nationalisme exacerbé ou pathologique, qui relève lui de l'extra-ordinaire<sup>1</sup>. Ce nationalisme reproduit sa propre idéologie de façon quotidienne (l'idée que l'on vit dans un monde d'États-nations et que l'on fait partie d'une nation) ; mais il énonce aussi une identité nationale dotée d'un certain contenu. Or la « *deixis* routinière<sup>2</sup> » du nationalisme dispense souvent de définir précisément le contenu du « nous » « national ». Ce « nous » rarement défini mérite pourtant qu'on s'y attarde. Dans le cas sénégalais, une question se pose immédiatement : en quelle langue ce « nous » s'exprime-t-il ? L'identité nationale officielle et l'identité nationale ordinaire empruntent-elles aux mêmes registres linguistiques et culturels ?

Produit historique de la colonisation française, l'État sénégalais

- 
1. Michael Billig, *Banal Nationalism*, Londres, Sage Publications, 1995. Je remercie Vincent Martigny et Vincent Foucher pour leurs commentaires.
  2. *Ibid.*, p. 11.

a formulé un projet hégémonique d'abord linguistique, de diffusion d'une « haute culture » lettrée et francophone. Cette idéologie s'est bel et bien banalisée, de haut en bas, suivant le développement de l'État postcolonial. Néanmoins, il ne s'agit que d'un versant du sentiment national au Sénégal, car la reproduction routinisée et quotidienne d'un imaginaire national, a aussi, et surtout, emprunté le chemin vernaculaire de la « basse culture » véhiculée par la langue wolof. En l'espace de quelques décennies, cette langue parlée originellement par moins de la moitié de la population du Sénégal a connu un processus de dévernacularisation, jusqu'à devenir la langue véhiculaire banale de la quasi-totalité des citoyens, pour enfin se revernaculariser, c'est à dire redevenir le support d'une identité culturelle spécifique, mais cette fois élargie à la quasi-totalité de la population, et que l'on peut donc qualifier de nationale<sup>3</sup>.

Ce retournement linguistique s'explique notamment par les contrastes dans les processus de socialisation du modèle culturel francophone et du modèle culturel wolofone de la nation sénégalaise, le premier ayant lié sa destinée au sort de l'État et de la formalité, le second à l'ordinaire et l'informalité de la culture populaire. Si donc la wolofisation linguistique et culturelle de la nation marque le succès des modes de socialisation ordinaires « par le bas », voire la revanche du banal sur l'officiel, il convient de s'interroger sur la capacité de l'État à être le premier ordonnateur des paramètres de l'identité nationale, tel que la théorie stato-centrée du nationalisme le présente souvent.

### La wolofisation comme banalisation de l'identité nationale

À l'indépendance du Sénégal en 1960, le français, déclaré seule langue officielle, semblait bien placé pour devenir le véhiculaire de l'intégration nationale. Mais c'est la langue wolof, tenue à l'écart par l'État senghorien, qui s'est progressivement imposée comme la langue de l'unification nationale. L'origine exogène et coloniale du français n'est pas un élément déterminant dans son échec à jouer

---

3. Ndiassé Thiam, « L'évolution du wolof en milieu urbain sénégalais », *Plurilinguismes*, n° 2, 1990, p. 10-37 ; Ndiassé Thiam, « Nouveaux modèles de parlers et processus identitaires en milieu urbain : le cas de Dakar », in Elhousseine Gouani et Ndiassé Thiam, *Des langues et des villes*, Paris, ACCT- Didier Érudition, 1996, p. 495-512 ; Leigh Swigart, « Cultural Creolisation and Language Use in Post-Colonial Africa : the Case of Senegal », *Africa*, vol. 64, n° 2, 1994, p. 175-189.

ce rôle, car on sait que plusieurs pays d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique Latine se sont réappropriés la langue importée, qui a réussi à se banaliser, certes parfois en se créolisant. Au Sénégal, trois raisons principales expliquent pourquoi la langue ordinaire l'a emporté sur la langue de l'État dans l'appel d'offre identitaire de la nation post-coloniale en construction.

Premièrement, les enquêtes sociolinguistiques ont bien montré le clivage existant dans les représentations entre le français, perçu comme la langue de la distinction sociale, de l'officialité, du formel, de la rigidité de la norme, de la hiérarchie et de la verticalité, et le wolof vécu comme langue de la sociabilité horizontale, de la communication spontanée, de l'informalité, de la souplesse linguistique et identitaire<sup>4</sup>. Le prestige social et culturel du français a aussi été son handicap, le rendant incompatible avec la sphère du quotidien, et l'excluant des situations de convivialité<sup>5</sup>. Le Français « langue de travail » a souffert de son officialité, de son incapacité à se banaliser en sortant de la gangue de la formalité et de la discipline<sup>6</sup>. « En wolof, on a pas peur de faire des fautes, personne ne te corrige<sup>7</sup> » : cette remarque sur l'attrait du wolof urbain, langue orale avant tout, dit aussi en creux les inconvénients du français, langue écrite et officielle. La maîtrise du wolof est ainsi devenue « garante de l'intégration urbaine<sup>8</sup> », perçue à la fois comme plus « moderne » que les autres langues sénégalaises, et plus souple que le français officiel.

#### Deuxièmement, le français, langue de l'État, de sa modernité

- 
4. Moussa Daf notait par exemple en 1991 que le français ne se maintenait que dans des « situations formelles d'où la convivialité est exclue » et que « le patron n'utilise le français que pour rappeler son autorité ». Moussa Daff, « Sénégal », in Robert Chaudenson (dir.), *La francophonie : représentations, réalités, perspectives*, Paris, ACTT-Didier Érudition, 1991, p. 138-159, p. 139 et p. 145.
  5. Par exemple, une jeune employée d'origine peul évoque ses usages du wolof et du français : « Le wolof par exemple souvent... *pour discuter*, ou bien *pour taquiner* ou bien *pendant la pause* on le parle. Mais avec certains même je n'ai même pas l'habitude de parler le wolof, comme certains chefs quoi, on a l'habitude de parler français ». Entretien avec M. Kane, Dakar, 18 juillet 2003.
  6. « Le français est la langue de l'autorité et de l'instruction, la langue dans laquelle les ordres sont donnés. Le wolof est la langue dans laquelle les ordres sont contournés de la manière la plus efficace » (notre traduction) : Donal Cruise O'Brien, « The Shadow Politics of Wolofisation », *The Journal of Modern African Studies*, vol. 36, n° 1, 1998, p. 25-46, p. 36. Les observations sociolinguistiques ont bien montré comment le Français est utilisé dans les situations d'autorité (ordre, sanction, consignes, refus) et le wolof dans les situations de relâchement convivial.
  7. Carnet de terrain, 21 février 2003.
  8. N. Thiam, « Nouveaux modèles de parlars... », art. cité, p. 500.

et de son prestige, a lié son destin à celui-ci. Or, comme l'a montré Donal Cruise O'Brien, la crise de l'État et son retrait relatif dans les années 1980, entre ajustement structurel, réduction des effectifs de fonctionnaires et informalisation de l'économie, a entamé l'attrait du modèle culturel francophone, dont la maîtrise ne constituait plus une assurance d'accès à l'emploi public. Le wolof se dote dès lors d'un atout supplémentaire face à la réduction des débouchés dans la fonction publique : l'insertion dans les réseaux de la survie économique<sup>9</sup>. L'élitisme francophone de l'État senghorien apparaissait trop déconnecté des désirs culturels et des réalités quotidiennes de la « débrouille » de la jeunesse urbaine des années 1980-2000. D'autres « figures de la réussite » émergent pour les nouvelles générations, entre l'informalité du marché, le salut dans la religiosité et l'espoir de l'émigration, dont le wolof urbain constitue désormais le vecteur d'identification<sup>10</sup>. L'ethos du fonctionnaire lettré francophone est sérieusement concurrencé par celui du *moodu-moodu* (petit commerçant analphabète en français) porteur d'un modèle culturel pétri de valeurs wolof. Avec la crise de l'État, c'est le modèle culturel d'une certaine élite francophone qui n'a pu s'étendre par mimétisme aux autres groupes sociaux<sup>11</sup>.

Troisième raison enfin de l'expansion du wolof, le refus de l'État d'officialiser la langue majoritaire a permis la dépolitisation des enjeux linguistiques. C'est parce que la wolofisation a été un phénomène ordinaire, par le bas, non pris en charge par l'État, qu'elle a pu se réaliser sans qu'une opposition de la part des membres des communautés sénégalaise non-wolof ne puisse aisément se politiser contre un phénomène perçu comme « naturel » ou « spontané ». Prospérant à l'abri du français officiel sans imposition, et sans que personne ne l'ait réellement voulu, sans plan directeur ni acteur politique identifiable auquel imputer le phénomène, le wolof est devenu co-extensif avec la nation sénégalaise<sup>12</sup>.

9. D. Cruise O'Brien, « The Shadow Politics of Wolofisation », art. cité, p. 31.

10. Jean-François Havard, « Ethos “*bul faalé*” et nouvelles figures de la réussite au Sénégal », *Politique africaine*, n° 82, 2001, p. 63-77.

11. Malick Ndiaye, *L'éthique ceddo et la société d'accaparement ou les conduites culturelles des Sénégalais d'aujourd'hui*, t. 1, *Le Goorgi* t. 2, *Les Moodu Moodu*, Dakar, Presses Universitaires de Dakar, 1996.

12. D. Cruise O'Brien, « The Shadow Politics of Wolofisation », art. cité, p. 45.

## La nationalisation par le bas : la revanche du banal sur l'officiel ?

L'élément remarquable de ce processus de wolofisation est précisément son caractère ordinaire et banal, fruit de choix faits au quotidien de parler wolof plutôt que français. C'est un « plébiscite de tous les jours » pour reprendre l'expression de Renan, mais dans son sens littéral. Le plébiscite en question n'est pas une projection abstraite, mais un acte individuel concret, de l'ordre de la routine<sup>13</sup>. C'est à ce niveau infra-officiel que s'est construite la nouvelle communauté imaginée sénégalaise.

Or si cette wolofisation n'a pas été une « pratique nationalisante » d'État<sup>14</sup>, elle pose la question du rôle de l'État dans la production et la reproduction de l'identité nationale au regard des théories classiques du nationalisme. Ce n'est pas la langue du « capitalisme de l'imprimé<sup>15</sup> », du doctorat d'État<sup>16</sup>, de la Constitution, des intellectuels, de l'école, de l'armée ou de l'Académie qui a été le vecteur de la nationalisation, mais la langue du marché, des petits commerçants itinérants, des apprentis, des ménagères, des artisans. L'expansion du wolof, en tant qu'idiome « hors-contexte<sup>17</sup> », a bien permis l'« exo-socialisation », condition de possibilité du nationalisme selon Gellner<sup>18</sup>, mais par l'oralité, sans presse écrite ni lectorat, sans enseignement massif, sans diffusion de son écriture ; en somme, sans les pré-requis fixés par Anderson ou Gellner d'un nationalisme d'État. Certes, les conditions structurelles de la

- 
13. Cruise O'Brien défend une idée proche en évoquant la notion de « référendum » : « De telles conclusions sont équivalentes à un référendum rendu non public sur l'utilité perçue de la langue wolof au Sénégal » (notre traduction) : D. Cruise O'Brien, « The Shadow Politics of Wolofisation », art. cité, p. 34.
  14. Rogers Brubaker, *Nationalism Reframed, Nationhood and the National Question in the New Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 83-106.
  15. Les « langues d'imprimerie jetèrent les bases de la conscience nationale », « les collecteurs forment un embryon de communauté nationale imaginée ». Benedict Anderson, *L'imaginaire national, Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. de l'angl. par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 1996, p. 55. (*Imagined Communities*, Londres, Verso, 1983).
  16. Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, Oxford, Blackwell, 1983, p. 34.
  17. « Ils doivent être capables de communiquer à travers des messages écrits, impersonnels, hors contexte (*context-free*), du type «aux-personnes-concernées» (*to-whom-it-may-concern type*) » (notre traduction) : *ibid.*, p. 35.
  18. « L'exo-socialisation, la production et la reproduction des hommes hors de l'unité locale intime, est maintenant la norme et doit l'être. L'impératif d'exo-socialisation est la principale indication de la raison pour laquelle l'État et la culture doivent désormais être reliés, alors que dans le passé leur connexion était fine, fortuite, variée, relâchée et souvent minime » (notre traduction) : *ibid.*, p. 38.

modernité ont bien été les vecteurs de la nationalisation des consciences : en ce sens, la wolofisation est un produit éminemment moderne. Mais il apparaît que le rôle de l'État a été surestimé par les théories modernistes du nationalisme. La généralisation de ce nouveau code culturel wolof n'a pas emprunté le chemin de « l'éducation nationale » qui lui était interdit. Si l'État sénégalais a bien eu le « monopole de l'éducation légitime », sa langue officielle n'a pas fait le poids face au modèle culturel véhiculé par la rue, le marché et la musique<sup>19</sup>. Pour Gellner, enfin, l'homogénéisation culturelle exigerait que l'État, « toit politique » de cette nouvelle culture commune, soutienne cette « haute-culture ». Or précisément, on a vu que l'absence de soutien étatique a été une des conditions de l'expansion dynamique du Wolof « par le bas » et son appropriation par les non-Wolof.

Il faut cependant se garder d'interpréter cette wolofisation comme un processus *sans* l'État, car elle s'est plutôt produite *en parallèle* de l'État. Si certains des vecteurs de cette expansion du wolof, comme les réseaux commerciaux ou l'expansion confrérique sont plus ou moins autonomes vis-à-vis de l'État, la mobilité, les médias radiophoniques et l'urbanisation ont aussi emprunté les chemins du développement de l'État<sup>20</sup>. Le wolof s'est *aussi* répandu sur le lieu de travail, dans les relations avec les collègues, à l'école, à l'armée, dans ces institutions qui ont assuré la diffusion du sentiment national dans les États européens au cours du 19<sup>e</sup> siècle. Avec cette différence essentielle toutefois, que dans ce dernier cas c'est bien la langue officielle qui s'est répandue, alors que dans le cas sénégalais c'est la langue orale qui en a bénéficié. C'est en fait la cour d'école (wolof) et non la salle de classe (français), la file d'attente (wolof) et non le guichet (théoriquement le français) qui ont été les vecteurs de l'homogénéisation nationale<sup>21</sup>. On le voit, les institutions étatiques ont bien contribué à l'unification nationale, mais de façon paradoxale. Si par exemple la formation des agents de l'État s'effectue bel et bien en français, cette dernière ne

19. « Le monopole de l'éducation légitime est dorénavant plus importante, plus centrale que l'est le monopole de la violence légitime » (notre traduction) : *ibid.*, p. 34.

20. Il faut rappeler que, sur la longue durée, si le wolof s'est imposé face aux autres langues sénégalaises, c'est bien parce que l'État colonial s'est installé en pays wolof.

21. Pour la distinction entre langue de la cour d'école (*schoolyard*) et langue de la salle de classe (*schoolroom*) voir D. Cruise O'Brien, « The Shadow Politics of Wolofisation », art. cité, p. 37.

garantit pas la promotion de la langue de l'État : au contraire, c'est le gendarme qui sera wolofisé (s'il n'est pas wolof) au contact des automobilistes ou le fonctionnaire en « pèlerinage administratif » dans les régions qui sera wolofisé au contact de ses administrés.

### **La nation sans le nationalisme ?**

Selon Donal Cruise O'Brien, la wolofisation irréversible au Sénégal est bien la preuve qu'une nation peut se former « par le bas »<sup>22</sup>. Si on reprend la distinction entre « formation » et « construction » de l'État appliquée à la nation, on peut en effet avancer l'idée d'une formation progressive de l'identité nationale sénégalaise par l'expansion du wolof et du modèle culturel véhiculé par ses locuteurs urbains, plutôt que sa construction par l'État démiurge<sup>23</sup>. Pour autant, peut-on affirmer que la nation sénégalaise s'est formée sans nationalisme ? L'État sénégalais postcolonial n'a pas été avare d'un nationalisme officiel, dont on ne peut évoquer ici toutes les déclinaisons, mais dont il faut rappeler l'existence. Car la construction imaginaire de la nation sénégalaise a aussi emprunté les voies classiques du nationalisme d'État. S'il n'y a pas eu d'interventionnisme linguistique de l'État en faveur du wolof, celui-ci a produit une ingénierie politique de l'imaginaire national particulièrement efficace. La wolofisation peut donc s'interpréter comme un processus de nationalisation par le bas, accompagnant le nationalisme officiel, bien que perçu comme indépendant. Plutôt que des socialisations nationales concurrentielles entre le haut et le bas, l'officiel et l'ordinaire, il faut constater leur convergence dans la coproduction de l'identité nationale<sup>24</sup>. La « nation » ainsi produite ne se résume pas au modèle culturel wolof ascendant, ni au modèle

---

22. « Une nation peut ainsi ne pas être construite par les hautes directives de l'État, imposées par le haut, mais par un processus d'hybridation linguistique, par des choix populaires seulement partiellement conscients et faits pour la plupart dans l'ombre » (notre traduction) : *ibid.*, p. 46.

23. Sur la construction de l'État comme « effort conscient » et la formation de l'État comme un processus de longue durée, « largement inconscient » et tissé de compromis, voir Bruce Berman et John Lonsdale, *Unhappy Valley*, Oxford, James Currey, 1992.

24. Pour un développement sur la notion de co-production de l'identité nationale, voir Yves Déloye, « National Identity and Everyday Life », in John Breuilly (dir.), *Oxford Handbook of the History of Nationalism*, Oxford, Oxford University Press, à paraître en 2010.



lettré francophone sérieusement entamé, mais rassemble les deux, à l'image du wolof urbain parlé, qui est un wolof mâtiné de français.

L'accession au pouvoir du président Wade en 2000 a symbolisé cette fusion des deux modèles linguistiques et culturels, et nettement renforcé les positions du wolof dans les sphères de l'officialité<sup>25</sup>. La carrière politique du nouveau président s'est construite sur son habileté à incarner le modèle culturel de la nation ordinaire, habillé en boubou et parlant le wolof urbain, se déclarant « le premier informel du pays » et suscitant la sympathie d'importantes franges de la jeunesse urbaine, fières d'avoir un président qui leur ressemble. L'incarnation politique d'un modèle culturel et linguistique majoritaire pourrait faire craindre l'émergence d'un nationalisme de la majorité. En un sens il existe déjà, au plan des représentations du Sénégal comme constitué d'une majorité et de périphéries<sup>26</sup>. Les « jeux sont déjà faits<sup>27</sup> », la wolofisation est irréversible. Il se pourrait donc que des acteurs politiques disposant de l'appareil d'État prennent acte de cette wolofisation linguistique par le bas pour proposer une wolofisation nationalisante par le haut, désormais formelle et délibérée. Deux constats conduisent cependant à relativiser le risque d'émergence de ce nationalisme de la majorité adossé à une débanalisation (officialisation) de la langue wolof.

Le premier est d'ordre sociologique. Si le wolof est devenu hégémonique sans imposition politique, les conditions même de son universalisation par l'oralité, et non par l'écrit, confèrent aux pratiques langagières et aux représentations qui l'entourent une grande souplesse. L'oralité qui caractérise encore la pratique de beaucoup de langues africaines en général, malgré l'existence de leurs versions écrites, explique sans doute en partie que le

---

25. Ses prédécesseurs Senghor et Diouf parlaient également le wolof, mais utilisaient le Français dans toutes les situations officielles et cherchaient constamment à montrer qu'ils séparaient les deux registres, au contraire du président Wade. Cf. L. Swigart, « Cultural Creolisation and Language Use in Post-Colonial Africa... », art. cité, p. 184.

26. Cf. Mamadou Diouf, *Histoire du Sénégal. Le modèle islamo-wolof et ses périphéries*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001.

27. « Les questions de luttes de langues se produisent souvent lorsque les jeux sont déjà faits (...) il n'y a parfois d'autre choix que d'enregistrer la logique des mœurs contre laquelle on n'agit pas par décret » : Pierre Bourdieu, in Pierre Bourdieu, Abram De Swaan, Claude Hagège, Marc Fumaroli, Immanuel Wallerstein, « Quelles langues pour une Europe démocratique ? », *Raisons Politiques*, n° 2, mai 2001, p. 41-64, p. 45, 55.

chauvinisme linguistique soit assez peu répandu en Afrique<sup>28</sup>. Tout se passe comme si la « rage appropriatrice » dont parle Jacques Derrida se fixait difficilement sur les langues uniquement parlées, comme si elle ne pouvait s'imaginer qu'avec le concours de l'écrit et de l'appréhension scolastique du langage<sup>29</sup>. En l'absence d'une telle normalisation du langage par l'écrit et de la diffusion par l'État de sa grammatisation, la langue n'est pas vectrice d'un nationalisme homogénéisant, car à l'instar des pratiques langagières, l'imagination identitaire demeure nettement favorable aux mélanges<sup>30</sup>. Il semble donc que, jusqu'à présent, il n'y ait pas au Sénégal d'association entre la langue « wolof » et une communauté « wolof » dont on pourrait délimiter les frontières identitaires, et mettre en avant pour bénéficier des avantages de la communauté majoritaire<sup>31</sup>. Autrement dit, cette identité nationale non-officielle, conséquence de la wolofisation, peut se lire autant comme une wolofisation des non-Wolof qu'une déwolofisation du wolof, au sens où la langue ne correspond plus à une identité culturelle des terroirs wolof d'origine, mais à une langue co-extensive avec l'espace national et appartenant désormais à tous. Le modèle culturel wolof, facteur d'unification nationale, est avant tout un modèle urbain, qui n'appartient pas en propre aux « Wolof »<sup>32</sup>. Sa force a été d'englober les identités des terroirs sans les faire disparaître : les références aux terroirs haalpulaar, serer ou diola, fortement idéologisées, se maintiennent, parfois même articulées au nationalisme républicain de l'État perçu comme rempart contre la wolofisation par le bas<sup>33</sup>. Les « minorités » non-Wolof constituent en fait une majorité au Sénégal, et près de la moitié des locuteurs du Wolof parlent une autre langue

---

28. Voir David Laitin, *Language Repertoires and State Construction in Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 157.

29. Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996.

30. Voir Cécile Canut, « Langues et filiations en Afrique », *Les Temps Modernes*, n° 620-621, août-nov. 2002, p. 410-440.

31. En l'absence de statistiques officielles sur la représentation des différentes communautés dans les institutions, les argumentaires politiques ne peuvent se baser sur les mesures d'éventuelles discriminations à l'encontre de la majorité ou des minorités. La dissociation entre majorité culturelle et majorité linguistique brouille encore davantage les cartes.

32. N. Thiam, « Nouveaux modèles de parlers... », art. cité ; L. Swigart, « Cultural Creolisation and Language Use in Post-Colonial Africa... », art. cité. Voir aussi Fiona McLaughlin, « Dakar Wolof and the Configuration of an Urban Identity », *Journal of African Cultural Studies*, vol. 14, n° 2, 2001, p. 153-172.

33. Voir Étienne Smith, « La nation "par le côté" : politique des cousinages au Sénégal », *Cahiers d'Études Africaines*, n° 184, p. 907-965.

maternelle que le wolof. La déclinaison linguistique de l'identité nationale demeure ainsi pluraliste : la langue de l'enseignement, de la presse écrite et de l'État officiel (francophonie), la langue de la nation quotidienne, de l'espace public, de la rue et des médias (wolof), la langue de l'attachement culturel aux terroirs et du patriotisme local (autres langues sénégalaises)<sup>34</sup>.

Le second constat est celui du pragmatisme politique. Il est vrai que, depuis les représentations ordinaires jusqu'au sommet de l'État, l'association inconsciente entre « Sénégal » et « Wolof », ou « sénégalais » et « wolof » n'est pas rare<sup>35</sup>. En ce sens, une déclaration faite par le président Wade en 2001 selon laquelle le gouvernement allait « promouvoir l'alphabétisation de tous les fonctionnaires en wolof » a pu être interprété comme indiquant une volonté nouvelle de passage à un usage écrit du wolof<sup>36</sup>. Néanmoins, jusqu'à présent, les usages écrits officiels du wolof demeurent quasiment inexistant<sup>37</sup>. Et l'usage toujours grandissant du wolof oral dans la sphère étatique ou médiatique peut difficilement s'interpréter comme un passage au politique de l'« identité wolof », puisque là encore, les locuteurs sont autant Wolof que non-Wolof. Les rares intellectuels wolof qui veulent « faire passer le wolof de la cour d'école à la salle de classe<sup>38</sup> », oui qui attendent « une décision politique pour officialiser la situation linguistique que vit le peuple<sup>39</sup> » sont assez peu suivis. Les bases pour une mobilisation sur un programme wolofisateur sont assez minces car d'une part la politique du laisser-faire linguistique a permis que la progression

34. Martine Dreyfus & Caroline Juillard, *Le plurilinguisme au Sénégal. Langues et identités en devenir*, Paris, Karthala, 2005.

35. Un ancien Premier ministre a ainsi pu dire : « Dès fois nous n'utilisons pas le wolof en campagne électorale, tout Sénégalais que nous soyons, euh tout Wolof que nous soyons » (Habib Thiam, RFI, 03 janvier 2003). Nos entretiens réalisés dans la banlieue de Dakar en 2003 ont révélé la même association.

36. Suite à la polémique suscitée par cette déclaration, la présidence a du diffuser un communiqué le lendemain, accusant le journaliste français de RFI d'avoir mal retranscrit les propos présidentiels : le Président aurait voulu dire « en Wolof et dans toutes les autres langues nationales », car « l'alphabétisation décidée par le chef de l'État concerne bien toutes les langues nationales ».

37. En revanche le développement d'internet et des forums a multiplié les opportunités d'écriture du wolof. La majeure partie des internautes n'ayant pas été alphabétisés en wolof, les conventions orthographiques officielles ne sont pas respectées, ce qui n'empêche pourtant pas l'intercompréhension des internautes.

38. D. Cruise O'Brien, « The Shadow Politics of Wolofisation », art. cité, p. 37.

39. Cheikh Aliou Ndao, « Place au pulaar, au lingala, à l'éwé, au soninké ! », *Courrier International, Hors-Série*, mars-mai 2003, p. 66.

du wolof se fasse d'elle-même, et d'autre part le marqueur « wolof » majoritaire n'est discriminé ni culturellement, ni économiquement ni politiquement. Si le nationalisme linguistique wolofisateur était repris par l'État, en voulant imposer une « hégémonie de l'homogène<sup>40</sup> » ne risquerait-il pas d'ôter au wolof ce qui a fait sa dynamique, sans plan directeur ni frontière identitaire fixe, à savoir sa souplesse et sa déconnexion de l'enjeu politique ? L'avenir de l'équilibre linguistique du Sénégal dépendra de la capacité du pouvoir à ne pas donner l'impression d'accompagner ou de vouloir encourager un phénomène d'homogénéisation nationale qui bénéficie aux yeux de la population de son caractère « naturel ». Si le pouvoir politique en venait à être perçu comme encourageant ce processus, il est à prévoir que le nationalisme culturel des autres communautés y trouverait le motif d'un passage au politique, qui déborderait alors les cercles restreints des militants lettrés des autres langues sénégalaises dans lesquels il demeure cantonné jusqu'à présent<sup>41</sup>.

En conclusion, l'étude du processus de wolofisation au Sénégal semble bien démontrer que l'expansion d'une langue dans sa variété orale peut être le vecteur d'une identification nationale. Cependant, les conditions même du processus d'intégration nationale par la langue orale rendent difficile l'émergence d'un nationalisme politique wolof « nationalisant »<sup>42</sup>. Alors que dans le cas indien, par exemple, l'intersection politique et conceptuelle entre le nationalisme universaliste officiel et le nationalisme culturel de la majorité a pu se produire, au Sénégal la dissociation entre l'identité culturelle « wolof » et le wolof comme langue, permise par son universalisation, rend difficile ce type d'appropriation nationaliste<sup>43</sup>.

---

40. J. Derrida, *Le monolinguisme de l'autre*, op. cit.

41. Le mouvement linguistique *pulaar* (langue peule) a été particulièrement actif et politisé autour des questions de l'alphabétisation (l'écrit donc), mais il a perdu de son dynamisme depuis plusieurs années. Voir F. McLaughlin, « Haalpulaar Identity as a Response to Wolofization », *African Languages and Cultures*, vol. 8, n° 2, 1995, p. 153-168, et Marie-Ève Humery-Dieng, « Le paradis, le mariage et la terre. Des langues de l'écrit en milieu fuutanke (arabe, français et pulaar) », *Cahiers d'Études africaines*, 2001, n° 163-164, p. 565-594. Les séparatistes casamançais ont également dénoncé la wolofisation en termes parfois virulents.

42. « Les nationalismes nationalisants (*nationalizing nationalisms*) impliquent des revendications faites au nom d'une "nation ou nationalité-noyau" (*core nation*), définies dans des termes ethnoculturels, et clairement distinctes de la citoyenneté dans son ensemble. La nation-noyau est comprise comme étant la propriétaire légitime de l'État, lui-même conçu comme l'État de et pour la nation-noyau » (notre traduction) : R. Brubaker, « Nationalism Reframed », art. cité, p. 5.

43. Voir Christophe Jaffrelot, « "L'unité dans la diversité" en Inde. La "culture compo-

L'officialisation du wolof, si elle intervient un jour, pourra être qualifiée de démarche nationaliste, mais qui entérinera un processus largement achevé d'unification linguistique nationale plutôt qu'il ne le décrètera ou ne le précèdera. C'est pourquoi on peut s'interroger sur les intérêts en jeu dans le maintien du statu quo linguistique. Cette politique du laissez-faire linguistique peut s'interpréter comme une politique délibérée de favoriser la langue majoritaire au détriment des autres langues, comme cela a pu se produire ailleurs<sup>44</sup>. Pourtant aucun élément ne permet de conclure en ce sens dans le cas sénégalais car, comme l'a souligné Cruise O'Brien<sup>45</sup>, les cercles nationalistes wolofisateurs, favorables à l'alphabétisation de masse en wolof et à son officialisation, étaient, et continuent d'être, les principaux opposants à cette politique libérale. Symétriquement, de nombreux intellectuels militants des autres langues sénégalaises plaident pour le maintien du français, qui a pourtant favorisé l'expansion du wolof.

Quoiqu'il advienne à l'avenir de ce paradoxe, cette étude de cas incite à relativiser l'importance du passage à l'écrit et du rôle moteur de l'État pour l'imagination de la nation, tout en confirmant, a *contrario*, leur importance déterminante pour l'émergence du nationalisme. ♦

---

Étienne Smith (etienne.smith@sciences-po.org) est doctorant en science politique au CERI et enseigne à Sciences Po Paris. Ses recherches portent sur la question nationale et les relations intercommunautaires au Sénégal. Il est l'auteur de *Afrique : histoire et défis*, Paris, Ellipses, 2009. Il a codirigé le numéro des *Cahiers d'Etudes Africaines* "Parentés, plaisanteries et politique" (n° 184, 2006) et publié « Merging ethno-histories in Senegal : whose moral community ? », in Derek R. Peterson & Giacomo Macola (dir.), *Recasting the Past : History Writing and Political Work in Twentieth Century Africa*, Athens, Ohio University Press, 2009.

---

site" n'est pas le multiculturalisme », in Pierre Birnbaum (dir.), *Sociologie des nationalismes*, Paris, PUF, 1997, p. 123-144.

44. Par exemple, il semble que la non-décision en faveur de l'anglais dans l'Union Européenne lui ait été particulièrement profitable. Cf. A. De Swaan, « Quelles langues pour une Europe démocratique ? », art. cité, p 63.

45. D. Cruise O'Brien, « The Shadow Politics of Wolofisation », art. cité, p. 46.

RÉSUMÉ

**La nationalisation par le bas : un nationalisme banal ? Le cas de la *wolofisation* au Sénégal**

À partir de l'étude de l'expansion de la langue majoritaire wolof au Sénégal, cet article s'interroge sur la nature du processus de nationalisation de la société sénégalaise depuis l'indépendance. La formation d'une identité nationale ordinaire qui n'a pas été le résultat direct de l'action nationalisante de l'État et la diffusion d'un modèle culturel majoritaire fondé sur une langue orale interrogent la théorie stato-centrée et scripto-centrée du nationalisme. Par ailleurs, les conditions paradoxales de cette nationalisation par le bas permettent de comprendre l'émergence d'un « nationalisme banal » au Sénégal dont l'État n'a pas le monopole, ainsi que la relative absence de politisation conflictuelle du débat sur l'identité nationale.

***Nationalization from bellow : a banal nationalism ? The case of wolofisation in Senegal***

*Focusing on the expansion of the Wolof language in Senegal, this article discusses the nationalisation process of the Senegalese polity since the independence of the country. The emergence of a national identity, which did not follow the expected path of state nationalizing practices and the diffusion of a cultural model based on orality put the key role of the state and written language in the imagination of the nation to a test. Moreover, the conditions of wolofisation as a nationalisation process from below allow us to understand the emergence of a “banal nationalism” on which the state has no monopoly, what may explain the relative absence of conflictual polarization on the issue of national identity in this country.*